

Et dans son cerveau passaient de folles et redoutables pensées.

Recommencer la vie une seconde fois lui paraissait impossible. Il n'avait pas assez d'énergie et de haute vertu pour cela. Et il en était arrivé à ce point de surexcitation où sont les projets les plus odieux, qui eussent paru épouvantables en d'autres moments, semblent presque naturels.

Depuis longtemps déjà il rêvait :

—Comment sortir de là ? que faire ?... Le hasard ne m'offrira donc pas une occasion, à moi qui ne suis retenu par aucun scrupule.

La conversation avait été longue chez Me Parlanget.

Blême, Daguerre, avait écouté s'agiter devant lui ces questions d'intérêt comme s'il avait été en danger.

De temps à autre Beaufort ou le notaire se retournant vers lui, demandaient son avis, le questionnaient sur un détail, enfin sollicitaient son attention.

Il les regardait d'un air égaré, d'un air de folie et ne répondait pas.

A ce moment, on frappa à la porte du cabinet de Me Parlanget.

—Entrez ! dit le notaire.

Un clerc se montra, salua poliment et dit à son patron :

—C'est M. Valognes...

—Priez-le d'attendre un instant. Je suis à lui dans quelques minutes. Mais Beaufort l'interrompit et, se levant :

—Au contraire, faites-le entrer. Nous en avons fini ensemble.

Me Parlanget fit un signe au clerc qui attendait.

Celui-ci sortit et immédiatement Valognes entra.

Il serra cordialement les mains aux trois hommes.

—Je tiens à votre disposition, M. Valognes, lui dit le notaire, les quatre cent cinquante mille francs produits par la vente de votre fabrique de Saint-Denis.

—Je venais justement vous entretenir de cette affaire. J'aurai besoin d'une partie de cette somme dans quelques jours, et si je puis l'emporter aujourd'hui...

—Rien de plus facile. Mais n'est-ce pas inutile d'avoir chez vous, à La Novice, une somme aussi importante ?... Le château est isolé, chez moi, il n'y a rien à craindre.

—J'y ai bien songé, dit Valognes avec tristesse, mais je puis vous dire pourquoi il me faut cette somme sinon tout entière, du moins la moitié. Mon fils Robert a envie de quitter la France et de s'en aller visiter le monde. Il restera absent pendant quelques années.

—Il vous quitte ! fit Beaufort.

—Chagrin de cœur. Il est désespéré, ce pauvre garçon. Et je crains l'air de France pour lui, s'il reste plus longtemps. Alors je lui ai dit : Pars, cours les aventures, voyage en Asie, en Afrique, dans les Indes, partout. Dépense de l'argent plus haut que ta tête, mais quand tu reviendras, sois guéri. Cete argent me servira à opérer pour lui des dépôts chez quelques banquiers, partout où il voudra se rendre. Et je ne calcule pas. Toute ma fortune s'il le veut, pourvu qu'il me revienne l'âme tranquille.

—Je vous compterai donc tout à l'heure ces quatre cent cinquante mille francs, mon cher monsieur Valognes, dit le notaire. Mais, puisque vous êtes à Creil, me ferez-vous l'amitié de dîner ce soir avec moi, sans cérémonie ?

—Je veux bien. Cela me distraira. Je ne suis pas gai. Ma seule joie, c'est mon fils. Et il faut qu'il se soit mis en tête d'être amoureux ! Ah ! les enfants ! les enfants !

—Et vous, monsieur Beaufort, vous serez des nôtres, n'est-ce pas, avec M. Daguerre ?

Beaufort accepta, remerciant le notaire.

Daguerre secoua la tête et répondit d'une voix sourde :

—Moi, non, merci !... Mille regrets, monsieur Parlanget...

Le notaire insista.

—Non. J'ai des affaires qui m'appellent ailleurs.

Et brusquement il sortit, sans prendre congé, sans saluer, laissant ceux qui étaient là stupéfaits de cette incartade.

—Qu'est-ce qu'il a donc ? interrogea Valognes.

—Des soucis d'intérêts. Je cède mes forges. Il a perdu, bien malgré moi, en dépit de mes conseils, de mes avertissements, les quelques mille francs qu'il possédait. Il est ruiné.

—Et vous monsieur Beaufort ?

—Oh ! moi ! un moment de gêne assez pénible, voilà tout. Mais que m'importe. La misère même ne m'effrayerait pas.

Daguerre était sorti.

Il chancelait dans la rue, comme si brusquement il venait de s'enivrer. Et il se parlait à lui-même, par phrases entrecoupées, sans suite : ses yeux étaient sombres, ses mains s'ouvraient et se fermaient. Tantôt il s'arrêtait. Tantôt il repartait d'un pas saccadé.

—L'horrible pensée ! L'horrible pensée ! murmura-t-il...

Il erra pendant des heures dans les rues de Creil, ne sachant même pas où il allait, ne s'occupant pas du temps qui s'écoulait.

Tout à coup, au détour d'une rue, il se heurte contre un passant.

—Eh ! que diable ! fait une grosse voix.

Et aussitôt, la voix changeant de ton, se faisant rieuse :

—C'est M. Daguerre... Vous avez failli me renverser !

Daguerre lève la tête et frémit de tout son corps. Ses yeux se dilatent. Ce sont les yeux d'un criminel ou d'un fou.

—Vous ! dit-il. Vous !

C'est Louis Valognes. Il continue de rire.

—Eh bien, oui, c'est moi, pourquoi me faites-vous de pareils yeux ? Qu'est-ce qu'il y a d'extraordinaire à me rencontrer ?

—Rien, oh ! rien.

—Vous m'avez vu, il y a une heure... Vous ne me croyiez pas mort, je suppose ?

Daguerre frissonne de nouveau, puis s'éloigne la tête basse.

Et Valognes le regarde partir en haussant les épaules.

—Pauvre homme ! Ruiné !... Enfin, rien à faire...

Tout à coup, il le voit revenir.

Daguerre lui demande, en souriant, d'un air craintif :

—Vous n'avez pas peur des mauvaises rencontres, le soir, en rentrant à La Novice avec une si grosse somme ?...

—Oh ! j'ai le poignet solide, et je suis bien armé,

Daguerre n'en dit plus rien. Cette fois, il s'en va.

—Il est fou, ma parole ! se dit Valognes.

Mais Daguerre ne rentre pas encore chez lui ! Une fièvre intense le surexcite. Et il ne se parle plus tout haut, maintenant. Sa pensée s'est concentrée sur un seul point. Il a une idée fixe.

Ce n'est que dans l'après-midi qu'il rentre chez Beaufort. Il s'enferme chez lui.

Son visage est d'une pâleur singulière.

Evidemment, il se livre un combat mortel dans ce cœur d'homme.

A chaque instant, il regarde sa montre, sa main tremble violemment. Il regarde sa montre mais ne voit pas l'heure. Il est trop préoccupé. Il pense à autre chose.

Il va à la fenêtre, appuie son front brûlant contre les vitres, pour le rafraîchir.

Le moindre bruit, dans la maison, le fait tressaillir.

Il se dit, cette fois, très haut :

—Quatre cent cinquante mille francs... Une fortune !

Il va s'asseoir dans un fauteuil et ses doigts se crispent dans ses cheveux. Il réfléchit.

Tout à coup, il se lève, sort de chez lui, monte chez Beaufort.

Mais au moment où il va entrer, il s'arrête. Il entend des voix qui partent du cabinet de son ami : une voix d'homme, celle de Pierre—une voix de femme qu'il ne reconnaît pas tout d'abord, qui ne lui semble pas complètement inconnue pourtant, et qui le frappe comme si elle lui rappelait quelque vieux, très vieux souvenir.

Quelques mots qu'il entend éveillent son attention.

Déjà sa main était sur la porte pour ouvrir.

Il retire la main, retient sa respiration, penche la tête et écoute.

Et aux premiers mots qu'il entend, il lui faut toute son énergie, tout son sang-froid pour ne point laisser échapper un cri d'épouvante et de stupeur.

En quittant Me Parlanget, dans le cabinet duquel il était resté quelques minutes après le départ si brusque de Daguerre, Beaufort était rentré chez lui.

Avec qui donc causait-il ? Et quelle était cette conversation qui semblait avoir si fort troublé Daguerre ?

Après la tentative de suicide de Modeste, Marceline Langon n'avait plus vécu.

—Elle serait morte pourtant à cause de moi, se disait-elle, sans le hasard et sans l'intervention de Gérard...

Elle appuyait les mains sur les yeux :

—Oui, par ma faute, par ma faute !... Il est vrai que je l'aurais suivie et que je serais morte avec elle ! Quel horrible spectacle !

Deux ou trois jours s'écoulèrent.

Modeste était complètement remise. Elle ne parlait pas à sa mère de la promesse que celle-ci lui avait faite. Elle ne lui rappelait pas les paroles qu'elle avait dites dans son émotion extrême. Non, rien, elle attendait.

Mais, de temps en autre, son doux et triste regard s'appuyait sur le visage de sa mère.

Elle l'interrogeait des yeux.

Marceline, alors, détournait la tête. Elle le comprenait bien, ce regard. Il disait :

—As-tu oublié Robert ? Tu sais que je l'aime ! Pourquoi ne l'as-tu pas appelé déjà ? Comment n'est-il pas ici ?

Elle y pensait, hélas ! et sa vie s'usait vite à cette pensée.

Enfin, elle ne pouvait plus tarder davantage.

L'heure du sacrifice avait sonné pour elle.

L'heure était venue de révéler le secret de sa vie, si elle voulait empêcher sa fille de renouveler sa tentative désespérée.

Elle dirait tout à Beaufort et à Louis Valognes.

A Beaufort en premier lieu. Il le fallait.

Elle ne pouvait marier sa fille sans se heurter à des obligations prévues par la loi.

N'était-elle pas forcée de présenter l'acte de naissance de Modeste ?

N'était-elle pas forcée d'avouer son mariage ?

Et puisque son mari n'était pas mort, il fallait aussi qu'il fournit son consentement au mariage, consentement sans lequel celui-ci ne pouvait avoir lieu.

Qu'allait dire Beaufort à cette femme qui avait brisé sa vie et l'avait quitté depuis vingt-cinq ans ?

Qu'allait-il faire ?

Comment accueillerait-il Marceline, la révélation de sa faute, la naissance de Gérard ?

Comment accueillerait-il Modeste, sa fille ?

Autant de redoutables problèmes dont elle n'osait pas même chercher la solution.

Elle savait Beaufort très faible, très nerveux.

Une pareille et aussi brusque révélation pouvait le foudroyer bien que